

Pour Bocar Diallo

L'ombre bienfaisante et rafraîchissante
du *nîme*, arbre verdoyant et feuillu, tombe
sur la cour intérieure de mon jardin.
Un havre de tranquillité
où je te trouve accoudé sur la natte tous les jours,
serein sur le sable chaud
entouré de petits enfants
aux rires clairs et qui babillent sans cesse
confiants que tu es là,
que tu comprendras.

Tes larges mains ouvertes, indulgentes
accueillent, calment, massent nos corps endoloris.
Je te vois père, me surveillant –
tes yeux me fixent, me tâtent l'âme,
mesurent en moi, ton fils, la force
et la faiblesse que je ne peux voiler entièrement.
La stature d'un homme solide, droit et bon
comme le *baobab*, l'arbre sacré.

Tu ressembles à lui, le savais-tu?
L'inébranlable *baobab*, le lieu des rencontres, des palabres,
tu te dresses,
un point de mire à l'horizon, me guidant.
Avec toi père je retrouve mon chemin, tracé devant moi
infailliblement vers l'eau, la lumière, la source et
l'assouvissement.

Respect, je te le dois,
à toi le pilier de la famille.
Je t'imagine parfois comme le palmier
balayé par la brise de la mer ou par le vent sec du Sahel,
secoué par mes folies frondeuses de la jeunesse,
courbé par les soucis silencieux et accablants.
Les palmes chuchotent, bruissent
me rappellent toutes tes paroles pieuses, réconfortantes.

Maintenant c'est à toi que je pense,
 mon père, ancré fièrement en sol africain
 tel le haut fromager
 l'arbre aux branches graciles qui frôlent le ciel
 mais où les pans du tronc,
 ces murs de racines, se déploient
 comme un éventail sculpté.
 On se blottit volontiers au creux de toi.

Amour, je partage tes fruits parfumés,
 une multitude de mangues tendres et sucrées
 que je t'offre aujourd'hui encore.
 Je grimperais et m'aggriperais au manguier comme autrefois,
 à tes branches mouvantes, chargées sous le fardeau de la cîme.
 Dans ma paume, trouve ce joyau lisse et doux,
 un modeste trésor, qui, je le sais,
 ne sera jamais assez digne de toi.

Je revois le reflet des bougainvilliers en fleurs
 sur l'eau immobile qui miroite et répand,
 à chaque souffle de l'harmattan,
 le feuillage rose et vert qui s'écoule partout sur la surface de l'étang.
 Tu déverses tes couleurs, ta vérité,
 elles fondent en un éclat vif de magenta autour de toi
 et je glisse, bercé à tout moment dans cette image éblouissante
 de ta présence.

Tous ces arbres,
 le *caïlcédrat*, le tamarinier, l'acajou et le dattier,
 même le petit arbuste *adéra* aux fleurs rouges sauvages du Fouta...
 Laisse-moi en nommer certains,
 car sous le soleil des tropiques, ils s'élèvent:
 amis fidèles qui t'entourent et te ressemblent.
 Je contemple le lien majestueux,
 la ligne verticale, tracée entre le ciel et la terre,
 entre père et fils.
 Père, tu as pris le vol des feuilles.
 Que la terre te soit légère.

(mars 1991)

Lise Gaboury-Diallo

(poème publié avec la permission des fils Diallo)